Appelés à vivre dans la liberté et dans la joie



Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon sa capacité, et il partit… (Matthieu 25, 14-30)
La parabole des Talents est souvent lue comme l'illustration d'un principe de responsabilité : il faut faire fructifier ce que Dieu nous a confié et qui ne nous appartient pas…
Celui qui a reçu le plus doit faire le plus !

Il a une plus grande responsabilité puisqu'il lui a été beaucoup confié. Et ces talents sont ainsi souvent montrés non pas comme une chance pour le loisir de ceux qui en bénéficient, mais comme une charge. Il y aurait alors là une insistance sur le devoir que nous avons vis-à-vis de Dieu et de ce qu'il nous a donné, nous qui sommes appelés à gérer les biens de notre Maître.

Et ce Dieu de la parabole semble très exigent, il demande beaucoup, puisqu'il est vrai que le texte dit que les talents sont donnés à chacun selon sa capacité, or celui qui en a reçu cinq, correspondant à ce qu'il peut gérer, se retrouve à la fin avec le devoir de gérer dix talents, et en plus le talent de celui qui ne voulait rien faire, ce qui devient considérable.

Cette lecture n'est pas mauvaise, et a un avantage : elle permet de gommer l'apparent scandale de ce talent ôté au plus pauvre qui n'en avait qu'un, pour le donner au plus riche. Il ne serait pas donné au plus riche pour qu'il en profite, mais comme une charge supplémentaire…

Cependant, je crois que cette lecture trahit le texte. En effet, on peut être attentif au fait que le texte ne dit jamais que le maître « confie » les talents, mais bien qu'il les « donne ». A la fin, d'ailleurs, il ne les reprend pas (sauf au mauvais serviteur), ils sont bel et bien donnés. On peut alors comprendre l'erreur du mauvais serviteur comme étant de ne pas s'être senti vraiment propriétaire du

don. Il n'a pas accepté le don. Quand le maître revient, il rend le talent en disant : prends ce qui est à toi… en quelque sorte. Il est le seul à avoir refusé le don de son maître. Or, le retour du maître ne visait pas à reprendre les talents, ni même à faire « rendre des comptes », mais à écouter leur « compte rendu » ; les serviteurs sont fiers de montrer à leur maître ce qu'ils ont fait de leur cadeau, et ce qu'ils ont pu réaliser avec, pour leur profit personnel d'une certaine façon, parce qu'ils ont fait comme si ces talents étaient à eux.

Deux logiques s'affrontent dans cette parabole

Il y a donc deux logiques qui s'affrontent, l'une est **celle du don qui conduit à la surabondance, et à la joie**, et l'autre est **celle de la dette qui conduit aux ténèbres et à l'exclusion**. Le fait est que ce qui va perdre le mauvais serviteur est plus sa théologie que son incapacité à bien gérer un talent. Ce serviteur ne pouvait croire au don, malgré le geste explicite du maître, il pensait que Dieu était un homme dur, moissonnant où il n'a pas semé… Il avait peur de Dieu qu'il voyait, à tort, comme un maître exigeant, pouvant punir, et utilisant ses serviteurs pour son propre service, pour faire à sa place ce qu'il aurait dû faire lui-même. Là est l'erreur grave et fondamentale. En fait, dans sa logique, il ne pouvait croire au don gratuit, restant dans une logique de la dette. Or cette logique de la dette est catastrophique, autant pour ce qui est de notre relation à Dieu que pour ce qui est de notre relation aux autres. Elle conduit à la peur, au jugement, à la violence, à la haine et à la mort.

Croire dans la grâce, c'est croire que l'on peut vivre autrement, non plus dans le sentiment de devoir, mais dans le sentiment de l'amour, c'est accepter vraiment de recevoir, c'est savoir aussi donner, c'est être dans la logique de la gratuité, du don et du pardon. Là est la seule manière de sortir de cette logique délétère de la dette.

C'est ce que nous demandons tous les jours dans le Notre Père : remets-nous nos dettes comme nous remettons aussi à ceux qui nous doivent. Nous demandons à Dieu de nous libérer de ces sentiments de devoir vis-à-vis de lui, et de devoir vis-à-vis des autres, sentiments qui polluent nos relations entre nous et nos prochains. Or, si le Christ nous a libérés, c'est pour que nous soyons réellement libres. Le mauvais serviteur ne pouvait comprendre qu'on lui donne sans qu'il ne doive rien. Il ne pouvait intégrer la gratuité, en ne comprenant pas la raison du don. En fait ce qui lui manquait, c'était de croire à l'amour.

Croire à l'amour

L'amour, en effet, c'est la seule raison possible du don du maître. Si le maître a vraiment donné, ce n'est pas pour reprendre ensuite, ou pour juger ce que l'on ferait du cadeau, sinon ce ne serait pas vraiment un don. Quand quelque chose est donné, cela appartient au nouveau propriétaire qui a la liberté d'en faire ce qu'il veut, sinon ce n'est pas vraiment un cadeau, ce n'est pas vraiment donné. La seule raison que l'on puisse trouver au don, c'est l'amour. Pourquoi Dieu veut-il que nous prospérions ? Tout simplement parce qu'il nous aime. Dieu n'attend pas de nous que nous nous rendions malheureux pour lui, que nous sacrifiions tout pour lui, mais parce qu'il nous aime, il veut notre bonheur, notre épanouissement, parce qu'il nous aime, il se réjouit de nos réussites, de nos progrès et de notre propre joie. En faisant notre travail, en développant notre propre vie, nous allons dans le sens même de la création de Dieu, parce que Dieu aime sa création et a de la considération pour elle.

C'est là que se trouve la clé de la juste compréhension de ce que l'on appelle la grâce, le don de Dieu. On sait que les Eglises issues de la Réforme ont toujours insisté sur cette notion de grâce, or cette idée de grâce, mal comprise, peut donner naissance à des attitudes très diverses. Une des plus paradoxales est sans doute le puritanisme, quand cette prédication de la grâce a fait naître une sorte de scrupule pathologique, un sens infini du devoir rendant finalement toute joie et toute vie impossible. L'erreur du puritanisme ne résidait pas dans le fait de ne pas croire assez à la grâce, mais de mal y croire, en fait, de ne pas voir le don comme un don, mais comme une sorte d'avance nous imposant des devoirs. Dans cette logique perverse, si Dieu nous donne le salut alors que nous n'aurions encore rien fait pour le mériter, il faudrait que nous arrivions à en être dignes *a posteriori*, sinon nous manquerions à notre devoir. Or le don n'est pas une avance, Dieu ne nous donne pas par avance pour mieux nous coincer et nous rendre redevable à son égard, si Dieu nous a donné, c'est pour une raison simple, c'est qu'il nous aime. Dieu a donc ses raisons, et ce n'est pas à nous à donner ensuite raison à Dieu de nous avoir offert. Il faut croire que Dieu nous a vraiment aimés, et qu'il nous a vraiment donné. **Ce don n'est pas pour nous écraser de devoir, mais pour nous libérer, pour nous donner la joie.**

Du bon usage de la grâce

Il est vrai néanmoins que dans la parabole des Talents, chacun des bons serviteurs s'est montré à la hauteur de l'attente, puisqu'ils ont réussi à faire

fructifier positivement leur don, même si c'était en fin de compte pour eux. Une question que l'on se pose souvent est de savoir quelle aurait été l'attitude du maître devant un serviteur qui aurait essayé de faire fructifier et qui, en ratant, aurait tout perdu. La réponse se trouve dans une autre parabole : celle dite du Fils prodigue. Dans cette parabole aussi, le maître donne sa part à l'un de ses fils, il la lui donne sans lui demander ce qu'il en fera, sans lui dire « fais-en bon usage »… Il la lui donne. Or ce fils va finalement tout dépenser, il ne lui restera rien. Et il sera finalement accueilli à bras ouverts par son Père qui ne lui reprochera rien et qui fera une grande fête pour son retour. La seule chose qu'attendait le Père, c'était qu'il revienne vers lui, qu'il reste dans sa présence. De même, ce que Dieu attend de nous, comme le dit cette très belle formule du prophète Michée (6, 8), c'est de marcher humblement avec son Dieu.

En fin de compte, avec ces deux paraboles, nous avons tous les modes possibles, bons ou moins bons, de relation à Dieu. Il y a le refus de la grâce comme don gratuit d'amour, à l'image du mauvais serviteur des Talents, ce qui conduit à l'aigreur, à l'agressivité à la peur, et finalement à ne rien faire. Il y a le sens exacerbé du devoir comme le fils aîné de la parabole du Fils prodigue, qui conduit à une absence de joie, et à la sévérité, au jugement des autres ; ce qui manque à ce fils, c'est la liberté. Il y a aussi l'usage inconséquent de la grâce, comme le fils prodigue dans sa mauvaise période, profitant de sa liberté pour prétendre à l'autonomie, se couper de Dieu et dilapider le don, et puis il y a le bon usage de la grâce qui consiste à en profiter dans la fidélité à Dieu, dans la joie, dans la liberté, dans la reconnaissance et dans la fécondité.

Finalement, il semble qu'il y ait beaucoup de modes de relation à Dieu possibles, et que seulement un puisse mener véritablement à l'épanouissement et à la joie.

Entrer dans l'Alliance

C'est ce qu'essaye de montrer le concept même d'« alliance » si cher à la Bible. L'idée d'une alliance entre Dieu et l'homme est en soi une chose curieuse. En effet, l'alliance est un contrat, un partenariat entre deux puissances qui se respectent mutuellement. Une alliance ne peut pas se faire entre quelqu'un qui serait tout et un autre qui ne serait rien. Il faut que chaque partie ait une valeur propre et reconnue. L'idée de l'alliance suppose aussi une collaboration dans laquelle chacun apporte ce qu'il peut, sans qu'il y ait d'écrasement d'une des parties, ni de confusion entre ce qui est à l'un et ce qui est à l'autre. Dans une alliance réussie, ce qui profite à l'un profite aussi à l'autre. Ainsi l'alliance n'est

pas un asservissement d'une des parties à l'autre. Si nous sommes dans une alliance avec Dieu, c'est que Dieu ne nous demande pas d'être rien pour que tout soit pour lui, mais que nous travaillions en synergie. Dans l'alliance avec Dieu, Dieu nous appelle à être ses partenaires, ses vis-à-vis, ni ses esclaves, ni ses larbins, ni ses serviteurs inféodés et tremblants devant une sanction ou une tâche insurmontable. L'homme a une vraie valeur, et peut apporter à Dieu quelque chose par son travail, son œuvre dans le monde, ce qu'il sait faire, c'est cela qui est bon. Et si quelque chose est bon pour l'homme, ou pour nous, alors c'est bon pour Dieu aussi. Dieu de son côté apporte à l'homme ce qu'il peut lui apporter : de l'aide, de la force, de l'amour, du conseil, de la liberté et de la joie.

Rester dans l'alliance

Le seul devoir que nous ayons, peut-être, c'est de rester dans l'alliance, de rester dans la relation avec Dieu dans ce partenariat fondamental. Les mauvais exemples de nos deux paraboles sont autant de manières de sortir de l'alliance. Il y a le mauvais serviteur qui ne veut rien avoir de commun avec son maître et qui, finalement, ne travaille ni pour lui ni pour Dieu. Il y a le fils prodigue qui prend le cadeau de Dieu et s'éloigne de lui pour vivre sa vie tout seul (c'est cela qui est mauvais, et non pas qu'il ait pris le cadeau ou qu'il l'ait dépensé). Et enfin le fils qui, lui, est resté dans la maison, non pas comme un partenaire d'alliance, mais comme n'étant rien, pas même un partenaire pour Dieu, vivant dans la fusion avec son père.

C'est lorsque chacun est à sa place que le don de la grâce peut s'épanouir, et que la liberté peut devenir productive, positive et créatrice.
Je crois que malgré les apparences, nous, aujourd'hui, nous avons peur de la liberté. Quand le Christ nous dit « ma vérité vous rendra libres » (Jean 8, 32), nous ne le croyons qu'à moitié, et certains pensent que nous sommes libres… de vivre dans la soumission totale à Dieu… ou de mourir. Ce n'est pas cela la liberté. La liberté que donne le Christ est réelle, de même que le don de sa grâce est un vrai don, et totalement gratuit, nous n'avons pas à payer, ni par avance, ni après. Nous sommes appelés à vivre dans la liberté et dans la joie, motivés non pas par la crainte de manquer à un prétendu devoir, mais motivés par la reconnaissance. **La grâce n'est ni une menace, ni une charge, ni une responsabilité, mais un viatique, un moteur, une énergie, une force.**

La notion même de devoir est mauvaise, parce qu'elle se situe en bout de chaîne de notre vie. Le Christ ne nous écrase pas de devoirs, mais il nous invite à

changer nos cœurs, à nous convertir, à accepter la grâce, et à vivre de la grâce. Comme le dit Paul : (Rom 13, 8) « *Ne devez rien à personne si ce n'est de vous aimer les uns les autres…* » ou encore : (1 Tim 1, 5) *« Le but du commandement, c'est un amour venant d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère ».*

Crédit : Point KT